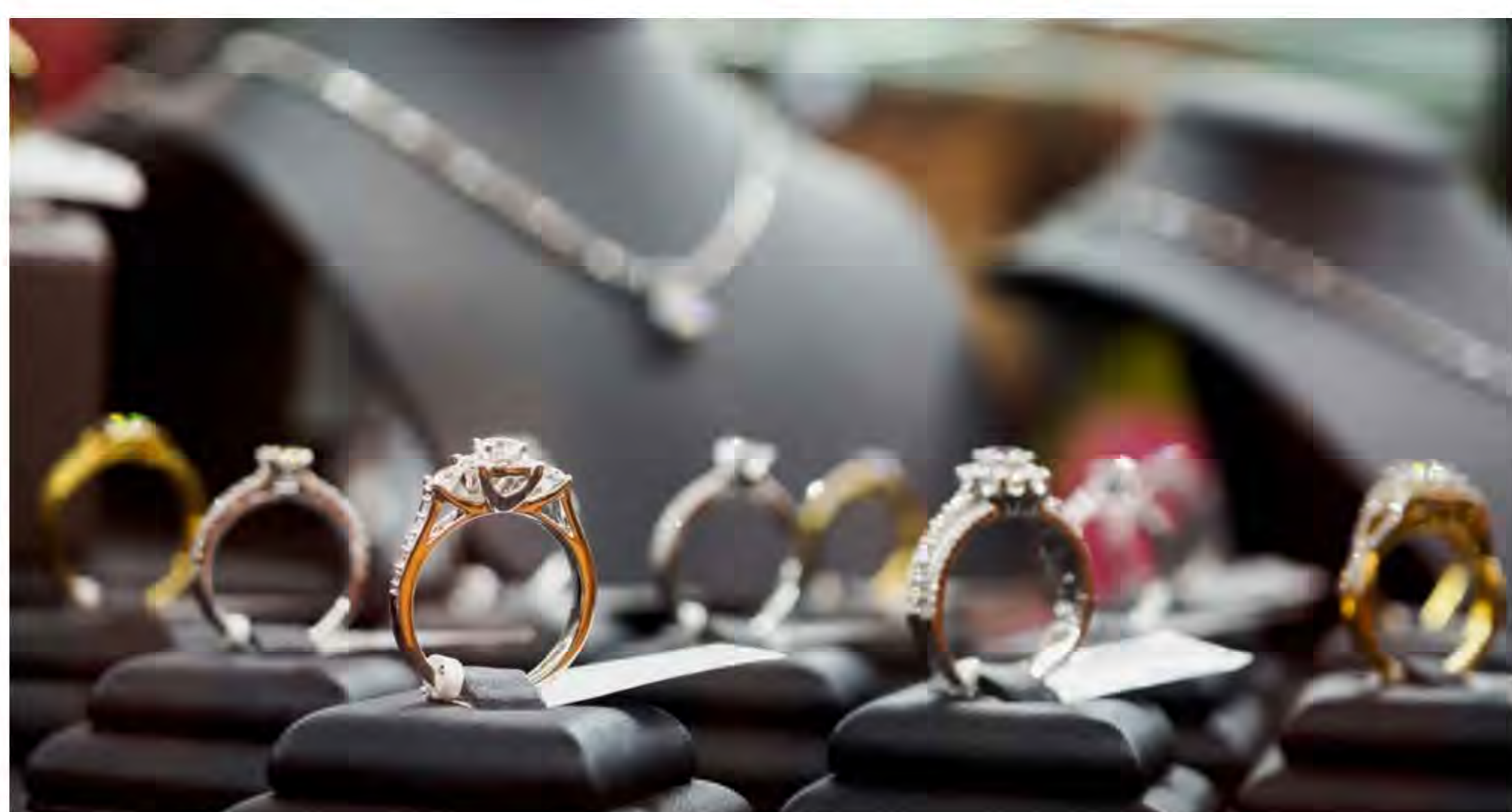


Les diamants de synthèse font trembler l'industrie traditionnelle

DOMINIQUE CHAPUIS

Le 18/04 à 09:45



En 4 ans, la production de ces diamants créés de toutes pièces en laboratoire, est passée de 350.000 à 2,5 millions de carats. Elle pourrait même atteindre les 4,5 millions de carats en 2018, soit 2 % à 3 % de la production mondiale. - Shutterstock

La fabrication de diamants synthétiques ne cesse de monter en puissance. Inquiets, les producteurs cherchent à défendre les vraies pierres auprès des Millennials.

Le phénomène n'en est qu'à ses débuts. Mais les producteurs de diamants ont bien senti le danger. Les pierres synthétiques, ces produits conçus dans la Silicon Valley, pourraient bien bousculer le marché mondial. Et fragiliser une filière qui emploie près de dix millions de personnes. En 4 ans, la production de ces diamants créés de toutes pièces en laboratoire, est passée de 350.000 à 2,5 millions de carats. Elle pourrait même atteindre les 4,5 millions de carats en 2018, soit 2 % à 3 % de la production mondiale.

Car après 3 start-up américaines, dont Diamond Foundry, un laboratoire de Santa Clara (qui compte l'acteur Leonardo dit Caprio, parmi ses actionnaires), des industriels chinois, singapouriens et indiens se sont mis à en fabriquer des quantités industrielles. Devant cette concurrence galopante, l'association des producteurs (DPA), et l'Union des professionnels de la joaillerie (UFBJOP) ont décidé de prendre la parole, pour promouvoir le diamant naturel.

50 % des ventes en France

Cette gemme représente près de 50 % des ventes de bijoux en France. Un poids qui demain sera menacé, comme c'est déjà le cas aux Etats-Unis, le premier marché mondial. « On sent depuis le début de l'année une accélération de la demande, indique Stéphane Wulwik, un ancien diamantaire, fondateur de Innocent Stone, une marque pionnière, dont les diamants synthétiques sont certifiés. Plusieurs opérateurs commencent à se monter en Europe, dont l'un va bientôt ouvrir Place Vendôme à Paris ». Leur cible, les jeunes générations sensibles aux messages éthiques. Le film « les diamants du sang », qui évoquait le financement de conflits, via l'extraction de diamants dans certains pays, a jeté le discrédit sur le secteur. Sans parler de l'impact environnemental, avec ses mines géantes qui défigurent les paysages. « C'est le diamant du futur, car les consommateurs de luxe de demain ne sont pas ceux d'hier. Ils veulent de la transparence, poursuit Stéphane Wulwik.

Une analyse contestée par les industriels. « Nous voulons sortir de la caricature et des poncifs, assène Thomas Morel, le responsable en Europe de la Diamond Producers Association, et reconnecter avec les Millennials, en remettant cette pierre naturelle dans l'air du temps ». Pour les grands producteurs, comme Rio Tinto, De Beers ou Alrosa, un vrai diamant est né dans la nature, à plus de 150 km dans les entrailles de la terre, avec des conditions extrêmes. « Le plus jeune au monde a quelque 900 millions d'années, relève le spécialiste. Chacune de ces pierres est unique, rare et donc précieuse. »

Quatre semaines de fabrication

Ce n'est évidemment pas le cas des diamants synthétiques. Il suffit de deux à quatre semaines pour les fabriquer en série, à partir d'une « graine » de vrai diamant, dans des réacteurs à hautes températures. Ces produits ont exactement la même composition chimique que leurs ancêtres. Et à l'oeil nu, il est impossible de distinguer l'un ou l'autre. De plus, ces pierres de synthèse sont vendues en moyenne 30 % à 50 % moins chères que les naturelles. Des prix qui devraient encore baisser. « Ce ne sont pas de faux diamants, mais pas des vrais non plus, c'est comme une réplique de Picasso, c'est le même tableau, mais ce n'est pas la même chose », argumente Thomas Morel.

C'est ce côté authentique, « miraculeux », que les producteurs veulent mettre en avant auprès des Millénials. « Il y a de la place pour le synthétique, mais dans le domaine de la bijouterie fantaisie », estime le responsable. Quant aux arguments éthiques, les producteurs assurent que leur filière « est une des plus contrôlée du monde ». Et ce depuis le processus de Kimberley lancé en 2003, sous l'égide de Nations unies, qui permet une traçabilité des pierres brutes. Les principaux pays producteurs étant le Botswana, le Canada et la Russie.

Reste que selon des associations comme Human Rights Watch, nombre de grandes marques de joaillerie, ne peuvent garantir que certaines pierres n'ont pas été extraites dans des mines où travaillent des enfants, par exemple.

Dans ce contexte, certains grands groupes cherchent déjà à prendre la vague. Swarovski, connu pour ses cristaux et ses bijoux fantaisie, a ainsi lancé Dama, une marque de bijoux en or, sertis de diamants synthétiques. Elle est proposée depuis 2016 aux Etats-Unis. D'autres acteurs, dit-on, commencent à s'y intéresser de près.

Dominique Chapuis